Terry George. "La Promesse" (*The Promise*)

Jack P. Mener

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/6938>

DOI : 10.4000/temoigner.6938

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2018

Pagination : 14-18

ISBN : 978-2-930953-06-9

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Jack P. Mener, « Terry George. "La Promesse" (*The Promise*) », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 126 | 2018, mis en ligne le 24 janvier 2022, consulté le 04 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/6938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.6938>

LA PROMESSE (THE PROMISE)

(TERRY GEORGE)

« ... J'ai la mémoire qui flanche... »

CINÉMA Génocide arménien. Rien que de prononcer ces deux mots ou, au contraire, de les esquisser, vous range aussitôt dans le camp des sympathisants ou des ennemis. Plus de 102 ans ont passé depuis que les Jeunes Turcs de l'Empire ottoman ont anéanti près d'un million et demi d'Arméniens et la plaie de ce peuple n'est pas encore refermée. Le cinéma, pourtant friand de grandes tragédies, avait très peu évoqué jusqu'ici ce sombre chapitre de l'histoire du Proche-Orient. *La Promesse*, histoire d'amour hollywoodienne sur fond d'épopée historique, venait à peine de combler ce grand vide après un siècle, qu'elle fit elle-même aussitôt via le Web l'objet d'une guerre de *fake news* médiatique et économique sans merci. La malédiction n'avait pas et n'a pas encore fini de frapper.

© Droits réservés

Le sujet de *La Promesse* est somme toute assez courant, sinon banal, dans l'histoire du cinéma. À l'instar d'un *Senso* de Luchino Visconti (1954) pendant l'unification de l'Italie sous domination autrichienne, ou d'un *Docteur Jivago* de David Lean (1965) pendant la Révolution russe d'Octobre, ou encore du *Casablanca* de Michael Curtiz (1954) se déroulant au Maroc sous le régime de Vichy pendant la Seconde Guerre mondiale, le film de Terry George est lui aussi centré sur une poignante histoire d'amour pour mieux plonger le spectateur dans une période agitée de l'histoire européenne, en l'occurrence, l'entrée de l'Empire ottoman dans la Première Guerre mondiale aux côtés de l'Allemagne. Comme le proclame l'affiche du film : Les Empires s'écroulent, l'amour survit.

IL Y A PROMESSE ET PROMESSE

En 1914, dans le village arménien de Sirun, en Anatolie, au sud de la Turquie, où règne l'harmonie entre chrétiens et musulmans, Mikael Boghosian (joué par Oscar Isaac), jeune apothicaire-herboriste, fiancé par ses parents à la charmante Maral (Angela Sarafyan), décide d'utiliser l'argent de sa dot pour aller étudier la médecine à Constantinople (aujourd'hui Istanbul), et lui fait la promesse de revenir l'épouser dès l'obtention de son diplôme. Il est hébergé par son oncle, riche négociant avec villa sur le Bosphore qui a engagé la belle Ana (Charlotte Le Bon) venue de Paris pour donner des leçons à ses filles. Mikael en tombe aussitôt amoureux et apprend que celle-ci est liée à Chris (campé par Christian Bale), photographe

américain de l'agence Associated Press venu photographier l'agitation entretenue par le gouvernement des Jeunes Turcs (Parti de l'Union et du Progrès), allié à l'armée allemande dont les navires mouillent dans le port. Les événements se précipitent, les militaires turcs accusent les Arméniens d'être à la solde de leurs ennemis russes et mettent à sac leurs entreprises et propriétés. Mikael, condisciple et ami du fils du général contrôlant Constantinople, revient au village épouser sa fiancée qui lui donne un enfant. Il échappe d'abord aux pogroms de ses concitoyens arméniens, mais finit par être emprisonné dans un camp. Il s'enfuit et assiste à la migration forcée de ses coreligionnaires. En route, il constate le massacre de tout son village, y compris de sa mère et de sa femme enceinte. Il retrouve Chris et Ana et avec eux combat les forces turques pour sauver le village de Musa Dagh. Ils organisent avec l'aide de l'amiral français Fournet (Jean Reno) la fuite en bateau de 4 000 Arméniens sans pouvoir sauver Chris, mais en se promettant de ne pas oublier le massacre de son peuple. Fin du mélodrame et début d'un long et douloureux travail de mémoire. Notre revanche sera de survivre, concluent Ana et le générique de fin.

Tournée en 2016, *La Promesse* a été projetée le 11 septembre de la même année en première mondiale dans la section Gala du TIFF (Festival international du film de Toronto). Dès le lendemain, le célèbre site américain d'information du cinéma IMDb (Internet Movie Database) où les spectateurs du monde entier peuvent commenter et coter des films a été noyé par

un déluge de plusieurs dizaines de milliers de critiques négatives et de cotations à une étoile, la plus basse du classement. Manifestement, moins d'un millier seulement de festivaliers ayant pu assister à la projection, il s'agissait d'une campagne de dénigrement préalablement organisée par des mandataires des autorités turques, soucieuses de couvrir d'une chape de plomb la diffusion d'un film jugé offensant par les tenants d'une version officielle toute différente des événements tragiques de l'année 1915 et celles qui ont suivi.

Pour mieux comprendre l'affrontement des thèses en présence autour de ce film de fiction, un retour en arrière s'impose.

KIRK KERKORIAN, CREATIVE ARMENIA ET SURVIVAL PICTURE

Des tentatives d'évoquer le drame des Arméniens au cinéma avaient déjà été lancées avant que ne soit tournée *La Promesse*.

Ainsi, dans les années 1930, la Metro Goldwyn Mayer avait tenté de porter à l'écran *The Forty days of Musa Dagh*, un roman de Franz Werfel consacré à la défense par des Arméniens d'un de leurs derniers territoires contre les attaques turques. Clark Gable devait y jouer le rôle principal. Après des pressions exercées par le gouvernement turc de l'époque, la MGM abandonna le projet.¹

(1) *Huffington Post*, 3 mars 2017, Mary Wald, « Hate for Hire »

...

En 1991, le réalisateur français d'origine arménienne Henri Verneuil tournait *Mayrig* avec Omar Sharif, Claudia Cardinale et Richard Berry. Il y montrait notamment le procès de Soghomon Tehlirian qui a assassiné en 1921 à Berlin Talaat Pacha, l'un des principaux responsables du génocide arménien.

Le cinéaste canadien, né en Égypte et d'origine arménienne, Atom Egoyan (*Exotica*, 1994 ; *De beaux lendemains*, 1997) réalise *Ararat* en 2002, présenté hors compétition au Festival de Cannes et lauréat d'une douzaine de prix dans d'autres festivals, où dans une séquence consacrée à un réalisateur Edward Saroyan joué par Charles Aznavour évoque la mémoire du génocide et de l'exil arméniens.

Enfin, en 2014, Fatih Akin, réalisateur allemand né à Hambourg de parents turcs, présente au Festival de Venise, *The Cut* qui se déroule en 1915 en Anatolie, dans le tumulte de la Première Guerre mondiale, alors que l'armée turque s'attaque aux Arméniens.

Mais tous ces films n'abordent que de manière partielle la problématique du génocide arménien. Il manquait, jusqu'à l'apparition de *La Promesse*, un film de grande envergure et destiné à un large public international, qui en fasse le sujet central de son scénario.

Il fallut attendre que, désireux d'apporter par le grand écran la conscience de la véritable tragédie du génocide arménien à un large public, le producteur américain d'origine arménienne Kirk Kerkorian, ancien patron pendant 15 ans des studios de la MGM, décide

d'investir près de 100 millions de dollars de sa fortune dans la fondation « Creative Armenia » pour lancer la production d'un long métrage grand public, sous la forme d'une grande histoire d'amour au cœur de la tragédie historique du génocide arménien. Peu avant sa mort en 2015, Kerkorian en confia l'exécution à son proche ami américain arménien Eric Esrailian, un médecin de Los Angeles qui mena le projet à son terme via la société de production bien nommée, Survival Picture.

Avec l'aide du producteur Mike Medavoy (*Black Swan*) le choix se porta sur le réalisateur et scénariste irlandais Terry George, auteur en 2004 du fameux *Hotel Rwanda* (après *Au Nom du père* en 1993 et *Some Mother's Son* en 1996) avec comme co-scénariste Robin Swicord (*The Curious Case of Benjamin Button*), l'opérateur espagnol Javier Aguirresarobe pour la photographie (*Vicky Cristina Barcelona* et *Blue Jasmine* de Woody Allen, *Parle avec elle* (*Hable con ella*) de Pedro Almodóvar et *Mar adentro* d'Alejandro Amenábar) et pour la bande originale le prolifique musicien de films Gabriel Yared (*Tatie Danielle* d'Étienne Chatiliez, *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud...)

CASTING ET CONTRIBUTIONS ARTISTIQUES

Au casting, que Kerkorian avait voulu prestigieux, on retrouve le relativement jeune premier (38 ans à l'époque et déjà 39 films à son crédit) guatémaltèque aux origines française et israélienne, Oscar Isaac, dans le rôle principal de Mikael Boghosian. Il s'était déjà bien fait remarquer dans *Che* de Steven Soderbergh, *Mensonges d'État* puis *Robin des Bois* de Ridley Scott, *W.E.* drame historique réalisé par la pop-star Madonna et en 2013 un premier rôle dans *Inside Llewyn Davis* de Joel et Ethan Coen. Enfin, il obtient la consécration avec un rôle important dans les blockbusters *Star Wars : épisode VII* en 2015 et *Star Wars : épisode VIII* en 2017. C'est donc en acteur chevronné qu'il entre dans la production de *La Promesse* où sa prestation est des plus honorables et contribue au côté glamour du film.

Quant à l'acteur gallois Christian Bale qui tient le second rôle masculin, celui du photographe Chris

Myers de l'AP se disputant avec Mikael les faveurs de la belle Ana, sa filmographie est pour le moins aussi impressionnante. Comédien déjà expérimenté, à 13 ans il obtient le rôle principal dans *L'Empire du soleil* de Steven Spielberg, puis dans *Henry Ven* en 1991 de Kenneth Branagh, suivront entre autres ses rôles dans *Portrait de femme* en 1996 de Jane Campion et surtout sa prestation la plus impressionnante en 2004 où il perdra 28 kilos pour jouer l'ouvrier usé et insomniaque de *The Machinist* de Brad Anderson. En 2005 il endosse le costume de Batman qu'il garde tout au long de la trilogie de Christopher Nolan, mais joue aussi dans *Terminator Renaissance* de McG en 2009 après avoir joué pour Christopher Nolan et Todd Haynes dans *Le Prestige* (2006) et *I'm Not There* (2007) ou dans *Le Nouveau monde* de Terrence Malick en 2006 pour figurer après plusieurs autres prestations au sommet du générique de *La Promesse*. Le film bénéficie aussi côté masculin des apparitions de Jean Reno en amiral, Tom Hollander dans le rôle de Garin et James Cromwell, célèbre pour ses seconds rôles (de *Daddy Long Legs* déjà en 1955 avec Fred Astaire à *Babe, le cochon devenu berger* en 1985, *La Ligne verte* en 2000, ou plus récemment, en 2014, dans *The Artist*) et ici où il incarne avec dignité l'ambassadeur des États-Unis Henry Morgenthau qui négocia pied à pied, mais en vain, avec les autorités turques pour sauver la population arménienne du massacre.

Un mot au moins, plus que mérité, pour le premier rôle féminin de *La Promesse*, celui de Ana, partagée entre Mikael et Chris, laquelle ne se contente pas d'être séduisante, mais fait le coup de feu avec conviction pour protéger les enfants et les villageois de Musah Dag. Elle est incarnée par l'actrice canadienne Charlotte Le Bon qui, après une carrière de mannequinat, de photographe, d'illustratrice et de présentatrice télé se fera connaître au grand écran par une apparition dans *Astérix et Obélix : au service de Sa Majesté* de Laurent Tirard puis dans *L'Écume des jours* de Michel Gondry, mais aussi dans *Yves Saint-Laurent* de Jalil Lespert en 2014 au côté de Pierre Niney.

Toutes ces précisions de casting ont leur importance pour comprendre comment Kirk Kerkorian et

© Droits réservés

les exécuteurs testamentaires de sa « Creative Armenia » ont cherché à mettre un maximum d'atouts dans la production de *La Promesse* pour s'assurer que le succès populaire serait au rendez-vous à la sortie de cette œuvre destinée à honorer la mémoire des victimes du génocide arménien.

Comme on peut le constater, la production n'a donc pas lésiné sur le budget de près de 100 millions de dollars qui fait de *La Promesse* le film le plus cher de la filmographie de Terry George dont le fameux *Hotel Rwanda* avait coûté en 2004 à peine 17 millions de dollars.

UNE SORTIE SABOTÉE

Et pourtant, on peut le regretter, le succès n'a pas été au rendez-vous. À la fois pour des raisons artistiques, mais surtout pour des raisons de stratégie de distribution.

Sur le plan artistique, en dépit de l'incontestable qualité du travail photographique de Javier Aguirresarobe, de la créativité du chef décorateur Benjamin Fernandez et du chef costumier Pierre-Yves Gayraud, la principale faiblesse du film trouve son origine dans le scénario de Terry George et Robin Swicord. Le triangle amoureux entre Mikael, Chris et Ana, s'emboîte maladroitement dans le récit historique fouillé des événements dramatiques qui conduisirent à la déportation par la force et au massacre sans pitié des populations civiles arméniennes. Hormis quelques moments dra- ●●●

© Droits réservés

... matiquement forts comme une mère abattue sous les yeux de son enfant, l'escalade de Mikael sur les toits du train des déportés, la découverte des cadavres de sa famille ou le sauvetage des habitants de Musah Dagh sous le commandement de l'amiral français incarné par Jean Reno, les autres péripéties du génocide sont soit trop dispersées, soit montrées à distance et nuisent à l'intensité d'émotion que l'anéantissement de toute une population devrait susciter. La musique un peu sirupeuse de Gabriel Yared ne contribue pas non plus à intensifier le capital de sympathie que mérite la cause du sacrifice des Arméniens. On est hélas loin des moments flamboyants du *Docteur Jivago* ou de *Lawrence d'Arabie* certes, mais au final *La Promesse*, par la conjonction des talents réunis, reste plus qu'une œuvre de bon faiseur qui se laisse regarder avec intérêt et curiosité.

L'autre raison du manque de succès rencontré par *La Promesse* depuis sa présentation au 41^e Festival de Toronto découle d'un phénomène d'obstruction systématique pour une distribution normale d'une saga de cette envergure.

Nous avons relaté le déluge de dizaines de milliers de commentaires négatifs qui a inondé les réseaux sociaux et le Web dès sa première projection et qui relève du sabotage organisé. Ce qui a contribué à rendre frileux les distributeurs potentiels du marché international qui n'ont pas résisté à la campagne de dissuasion qui a entouré le film dès sa sortie.

Résultat : le film est certes sorti sur le marché international, y compris en Belgique en juin 2017 (en pleine période d'examens et de départs en vacances !), avec la plus grande discrétion, si ce n'est bien sûr, en Arménie où il a recueilli la faveur d'un public tout acquis.

Plus curieux encore, peu après le moment où le film sortait en avril 2017, voyait le jour un autre film sur le sujet du conflit turco-arménien : *The Ottoman Lieutenant* de Joseph Ruben, réalisateur américain né en 1950 (*The Stepfather*, 1987 ; *Sleeping with the Enemy*, 1991 ; *Return to Paradise*, 1998). Le thème est lui aussi une histoire d'amour, ici entre une infirmière américaine idéaliste qui s'éprend d'un officier turc pendant la Première Guerre mondiale. Un film sans grandes vedettes, sauf Josh Harnett et Ben Kingsley dans des rôles secondaires. Inutile de préciser que l'action passe presque sous silence la déportation des populations arméniennes dans le respect de la ligne négationniste des autorités turques depuis plus d'un siècle.

Déni ? Oubli organisé ? Négationnisme ? Peu importe la définition, le rejet du génocide arménien semble encore loin de trouver une solution qui apaiserait les cœurs et les âmes.

Pour l'instant, dans le silence des consciences et la douleur du souvenir, on croirait encore entendre la douce voix de Jeanne Moreau chanter à Jules et Jim les paroles de Serge Rezvani : « J'ai la mémoire qui flanche, je me souviens plus très bien... » ■

Jack P. Mener

Vice-Président de l'Union de la presse cinématographique belge

→ Plus d'infos

◆ *The Promise* de Terry George (2017)
Avec Oscar Isaac (Michael Boghosian), Christian Bale (Chris Myers), Charlotte Le Bon (Ana), etc. – 133 minutes.